

FABLES
DE LESSING,
MISES EN VERS.

FABLES DE LESSING,

MISES EN VERS,

ET DÉDIÉES

A SON ALTESSE ROYALE ET ÉMINENTISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE PRIMAT,

GRAND-DUC DE FRANCFORT;

PAR M. GRÉTRY NEVEU,

MEMBRE ASSOCIÉ DU MUSÉUM DE FRANCFORT, DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DE LIÉGE, ET DE L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE.

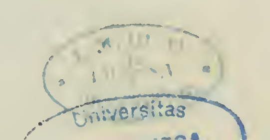


PARIS,

CHEZ
- M. FLAMAND, beau-frère de l'Auteur, quai Voltaire, n°. 1.
- BELIN, quai des Augustins, n°. 55.
- DEBRAY, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.
- Et LAHU, rue du Coq, n°. 4.

DE L'IMPRIMERIE DE BERTRAND-POTTIER.

1811.



PRÉFACE.

QUEL sentiment doux et consolant éprouve le voyageur fatigué, lorsqu'après avoir parcouru une plaine longue et aride, ses yeux se reposent enfin sur le verdoyant ombrage d'un bouquet de peupliers ! Qu'on me pardonne cette comparaison, mais ce fut le sentiment que j'éprouvai à la lecture des fables de *Lessing*, puisque, passionné pour ce genre de littérature, je croyais, après les charmantes productions des abbés *Lemonnier* et *Aubert* (se taire sur *La Fontaine*, c'est le nommer); je croyais, dis-je, ne pouvoir plus rencontrer de fabuliste ingénieux et naturel. Échauffé par cette lecture piquante, animé par la reconnaissance que j'ai vouée à Son Altesse

Royale le Grand-Duc de Francfort, je pris donc aussitôt la résolution de donner, dans notre langue et par le secours de la poésie, une existence à des fables dignes de figurer dans notre répertoire de mensonges nécessaires et moraux.

Ce n'est que hérissé de difficultés, que ce travail s'offrit d'abord à mon imagination. *Lessing*, qui, dans ses conceptions dramatiques, a mis toute la force du style, tous les degrés de l'intérêt le plus attachant, qualités qui le rangent dans la classe des premiers littérateurs de son pays, a cru devoir revêtir ses fables d'un laconisme que les ressources prolixes de notre langue me présentaient d'une manière effrayante; ses mots, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont cloués sur ses pensées. J'avais à lutter contre ce laconisme, jugé si nécessaire par *Lessing*; et c'est en me raprochant presque toujours du sens littéral, que

j'ai essayé de le respecter. Ai-je réussi? Que mes efforts, du moins, me tiennent lieu de talent, et me servent à désarmer mes critiques.

Ce fut jeune encore que *Lessing* composa ses fables; on peut le conjecturer ainsi, à la lecture de celle qui ouvre le livre premier, et dans laquelle, se mettant en scène avec la Muse de la Fable, il se laisse nommer *écolier* par cette déité. C'est encore dans cette fable qu'il s'excuse, avec autant d'adresse que de modestie, d'avoir préféré la prose à la poésie pour ce genre de travail. Traducteur ou imitateur, et quoiqu'écrivant en vers, j'ai dû suivre *Lessing* dans les raisons qu'il a alléguées à ce sujet. C'est ici le moment de m'accuser de quelques infidélités; elles ont été motivées par des personnalités que *Lessing* a laissé échapper et qui pouvaient bien inté-

resser ses compatriotes, mais qui, parmi nous, auraient perdu tout leur sel. Je me suis même permis de passer trois de ses fables : *Tirésias, les Furies, le Corbeau*; et les littérateurs allemands, je l'espère, me sauront gré de mon silence.

Une découverte plus intéressante nous frappe dans la première fable de *Lessing*: c'est l'hommage qu'il rend au prince des fabulistes, à notre divin La Fontaine. En cela, il ressemble à tous les écrivains qui se sont exercés dans cette partie aimable de la littérature: de même, avant de toucher le seuil sacré du temple de Delphes, on commençait par invoquer Apollon. Je ne puis résister ici au désir de citer encore *l'abbé Lemonnier*; mortel intéressant!.... Je ne l'ai entendu qu'une fois, j'étais déjà privé de la vue; j'aurais lu, sans doute, dans ses traits, cette bonhomie franche

et piquante à la fois qui règne dans ses écrits. Voici ce qu'il dit en parlant de l'immortel narrateur :

« Avec du génie, une âme grande, élevée » et hardie, on fera une belle scène comme » *Corneille*. Avec du génie, une âme tendre » et sensible, une oreille délicate, on mar- » chera sur les pas de *Racine*. Avec du génie, » du goût et de la patience, on se mettra à » côté de *Boileau*; mais *La Fontaine!*.... » Avant *Ésope*, le pays des fables était une » friche immense; *Ésope* en prit une portion, » il prit le meilleur sol (il choisissait), il le » mit en valeur : cette terre était neuve, » bonne récolte. *Phèdre*, ensuite, laboura les » sillons d'*Ésope* : belle moisson encore. En- » fin *La Fontaine* s'est emparé de leur héri- » tage; il en a fait un jardin délicieux : va- » riété de fleurs et de fruits.... Il a clos ce » jardin d'un mur; sur la porte est écrit :

» *promenez-vous ici, mais ne touchez à*
» *rien.* »

Et dans un autre endroit, on lit cet apologue charmant :

« Un homme eut un fils. Une fée, présente
» à sa naissance, dit : Cet enfant sera célèbre
» dans les courses de chevaux et par ses voya-
» ges ; je lui ferai présent d'une monture
» quand il sera grand. Dès que l'enfant put
» se tenir à cheval, le père l'instruisit dans
» l'art de l'équitation ; tous les préceptes lui
» furent cent fois répétés. La fée arriva avec
» son présent ; c'était un cheval aîlé : le jeune
» homme saute dessus ; le père lui crie : Ou-
» blie, mon fils, oublie toutes mes leçons,
» saisis les crins, tiens-toi bien et laisse-toi
» emporter. L'enfant s'appelait *La Fontaine*;
» *Pégase* était sa monture. »

Mes Lecteurs feront sans doute, avec plaisir, une remarque singulière : c'est que plu-

sieurs fables de Lessing peuvent servir d'avant-propos, de suite, et même de correctif à celles de La Fontaine. Cet empressement à se rapprocher d'un modèle inimitable doit nous intéresser dans le Poëte Allemand, et nous prouver à quel point il rendait justice au mérite du Fabuliste Français. Il a négligé souvent, il est vrai, de faire suivre ou précéder ses fables par un trait de morale; condition presque rigoureuse que les autres écrivains se sont imposée : il est à présumer que cette négligence entrait dans le plan de laconisme qu'il s'était tracé. La morale de ses fables, quelquefois un peu trop énigmatique, est dans le sens même de la pièce; elle prend, parfois aussi, une tournure trop épigrammatique. Placé entre ce double écueil, ma qualité de traducteur me fera-t-elle pardonner d'avoir cherché à franciser la manière allemande de Lessing, en terminant presque

toutes ses fables par un trait moral, mais qui, toujours suggéré par son génie, s'est présenté chaque fois et naturellement à ma plume, renfermé en deux, et même en un seul vers ?

Lessing a eu parmi nous plusieurs imitateurs de quelques-unes de ses fables ; je ne les nommerai pas, ils n'ont point nommé *Lessing* ; je dirai seulement que lorsqu'une mine nous a ouvert son sein pour nous enrichir, la reconnaissance devrait, au moins, nous engager à déclarer dans quel pays elle est située. M. Ginguené a été plus délicat, et un homme de lettres aussi distingué que lui devait l'être. Sa fable des *Anes*, qu'on m'avait lue avant que j'entreprisse mon travail, se retraça à mon esprit avec tant d'avantages, quand j'arrivai à cette partie de ma traduction, que je tombai dans une espèce de découragement que j'eus bien de la peine à surmonter.

Il existe d'autres fabliers allemands ; on m'assure qu'ils offrent des beautés neuves et piquantes : si l'Auguste Souverain, protecteur éclairé des sciences et des arts, à qui je présente ce premier essai, daigne sourire à mes efforts, je sens que je puis encore avoir le courage audacieux de faire connaître à mes contemporaîns des productions qu'ils doivent estimer, et de mériter ainsi la glorieuse bienveillance du second Periclès.



A SON ALTESSE ROYALE

ET ÉMINENTISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE PRIMAT,

GRAND-DUC DE FRANCFORT.

LE PHÉNIX, LE JEUNE ROSSIGNOL ET LE MILAN.

Un jeune rossignol dont les trop faibles yeux,
Par un souffle contagieux,
Avaient été privés de la clarté céleste,
Imprudemment sortit
Un matin de son nid.
Un tel essor pouvait lui devenir funeste :

Il vole, va, revient; mais bientôt il s'abat,
Ne sait où s'arrêter; il gémit, son cœur bat.
Le petit malheureux! c'est en vain qu'il s'agite,
En vain il regrette son gîte,
Il ne voit rien; comment prendra-t-il son élan?
Tout à coup..... quel effroi! l'aigre cri du milan
Vient frapper son oreille. Il se blottit, se cache,
Et se croit caché tout de bon.
Déjà l'œil de l'oiseau félon,
Brillant d'espoir, sur lui s'attache;
Il va le déchirer, il ouvre un bec cruel.....
Mais le phénix, dont l'existence
Devient pour le sauver un prodige réel,
Voit son danger, s'élance,
Le couvre de son aile, et, calmant sa souffrance,
Le reporte au nid paternel.







FABLES
DE LESSING,
MISES EN VERS.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

L'APPARITION.

Dans cette enceinte solitaire,
Où des hôtes de la forêt
Mon oreille active et légère
Épia si long-temps le langage secret;
Étendu mollement aux bords d'une onde claire,
Je rêvais une fable, et voulais l'embellir

Du secours de la poésie,
Que La Fontaine fit fleurir,
Et qu'accrédita son génie.
Je rêvais donc, je choisissais;
Presqu'aussitôt je repoussais.
Mes tablettes en vain réclamaient ma pensée;
Mon cerveau s'échauffait, ma plume était glacée.
Plein de dépit et de chagrin,
Je me lève; et soudain
La muse de la fable à mes yeux se présente;
Sa démarche était franche, et sa mine riante :
Jeune homme, me dit-elle, où tendent ces efforts?
Va, réprime, crois-moi, d'inutiles transports;
La vérité sans doute a besoin de la fable;
Mais, sans les vers et leur secours,
La fable doit plaire toujours;
Trop vouloir, est le fait d'un sens déraisonnable.
Sois poëte, par ton sujet;
Historien, par le projet
De ne point farder ton langage;
Que la morale soit d'un sage,
Et tu rempliras ton objet.

Chers lecteurs, à ces mots, la muse fablière
S'échappe et n'attend pas... Fort bien, monsieur l'auteur,
Me dites-vous : vraiment, la ruse est singulière!
Mais, pour nous induire en erreur,
Il faudrait un peu plus d'adresse;
Et pourquoi prêtez-vous à votre déité
Un raisonnement dicté
Par votre seule faiblesse?
A merveille, messieurs, l'auteur vous l'avoûra;
Le succès a suivi sa pure fantaisie;
Point de muse, j'ai fait une fable; et voilà
Que la moralité par vous en est saisie.
En effet, que de gens voit-on dans ces bas-lieux
Qui, pour avoir un ton d'oracle,
Ou, pour lever le moindre obstacle,
Mettent tout, biens et maux, sur le compte des dieux?



FABLE II.

LE MULOT ET LES FOURMIS.

Pauvres fourmis, s'écriait un mulot,
Quel triste sort, et quel est votre lot!
Pour amasser si peu, vraiment, est-ce la peine
De travailler tout l'été?
Venez, venez chez nous, vous verrez mon domaine.
Ah! quelle félicité!
J'y nage dans l'abondance.
Oui, répond une fourmi;
Mais une si grande aisance
Est-elle nécessaire à ta mince existence?
Tu n'en as besoin qu'à demi;
L'amour seul du vol te domine;
Et l'homme, entre nous, a-t-il tort
De vider tes greniers, et de punir de mort
Ton avarice et ta rapine?

FABLE III.

LE LION ET LE LIÈVRE.

Un lion, très-puissant seigneur,
Avait pour certain lièvre une amitié fort tendre.
Qu'a-t-on voulu me faire entendre?
Dit un jour ce dernier. Grande est votre valeur,
Et l'on prétend que vos semblables,
A l'aigre chant du coq, sont saisis de frayeur.
De tels bruits ne sont pas des fables,
Répondit le lion : tu n'es point dans l'erreur;
Et, s'il faut que je le confesse,
On pourra remarquer, non sans étonnement,
Dans les animaux du haut rang,
Toujours quelque côté qui touche à la faiblesse.
Ne sais-tu pas que l'éléphant,
Au grognement du porc, est rempli d'épouvante?

C'est vrai, je conçois maintenant,
Reprit l'autre en l'interrompant,
Ce qui rend chaque fois mon espèce tremblante,
Quand le chien frappe l'air de son brusque aboîment.



FABLE IV.

L'ANE ET LE CHEVAL.

L'Ane à la course un jour défia le cheval :
Celui-ci d'accepter; les spectateurs de rire.
Le baudet fut sifflé : Ce revers est fatal,
Cria-t-il, j'ai perdu; mais, il faut vous le dire,
Si d'un pareil défi je me suis mal tiré,
C'est que dernièrement une épine cruelle
S'attachant à mon pied, l'a si fort déchiré,
Que j'en ressens encore une douleur mortelle.
Pardonnez-moi, disait certain prédicateur,
Si mon sermon n'a pas rempli votre espérance;
Peut-être y comptiez-vous trouver plus d'éloquence,
Une morale, enfin, digne de son auteur;
Mais une bonne excuse apaisera vos plaintes :
D'un enroûment affreux je ressens les atteintes.

FABLE V.

JUPITER ET LE CHEVAL.

Père des animaux, arbitre des humains,
Dit le cheval, parlant au maître du tonnerre,
De tant d'êtres sortis de tes augustes mains
Pour embellir la terre,
Je suis le plus parfait, si j'en crois le vulgaire
Ainsi que mon orgueil; mais ne pourrait-on pas
Trouver encore en moi quelque chose à refaire?
Tu te plains! en ce cas,
Répond le roi des dieux, maîtrisant sa colère,
Sans crainte explique-toi, je veux te satisfaire.
Si mes jambes plus minces avaient plus de hauteur,
Poursuivit le cheval, je serais plus agile;
Je crois également qu'il te serait facile
De donner à mon col un peu plus de longueur;
C'est une des beautés du cygne :

A ma poitrine aussi donnant plus de largeur,
Tu doublerais ma force; et puisque je suis digne
De porter l'homme et d'être admis à ses travaux,
Tu pourrais, au lieu de la selle
Qu'une main bienfaisante attache sur mon dos,
M'en former une naturelle.
Attends, lui dit le dieu, d'un ton plein de grandeur.
Alors sa bouche paternelle
Prononce le mot créateur :
Soudain le principe de vie
Jaillit dans le sein du limon,
Qui va prendre une forme, un nom;
La matière se vivifie,
Des membres sont unis.... Quel spectacle nouveau!
Ils se lèvent, on voit.... le monstrueux chameau!
Le cheval a frémi : Vois ce que tu demandes,
Dit Jupiter, avec sévérité;
Vois les attraits dont ton cœur est flatté;
Voilà le col plus long et les jambes plus grandes,
La poitrine plus large et la selle; en un mot,
Si tu le veux, mon pouvoir aussitôt
Te fera ressembler à cette créature.

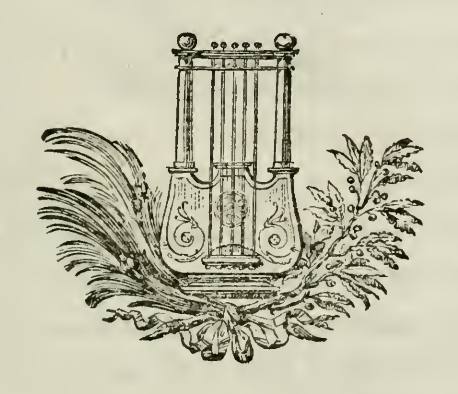
Le cheval tremble encor : Va, reprend l'immortel,
Qu'instruit par la leçon ton esprit se rassure;
Je fais grâce, je veux oublier ton injure;
Mais pour rendre à jamais ton repentir réel....
    A ces mots, le puissant maître
Jette sur le chameau son œil conservateur,
    Et lui dit : Garde ton être;
Mais au cheval toujours inspire la terreur.



FABLE VI.

LE SINGE ET LE RENARD.

Un singe, plein d'orgueil, s'écriait : Je parie
Que j'imite sans hésiter
L'animal le plus fin, quel que soit son génie :
C'est vrai, dit le renard; mais quel est, je te prie,
L'animal assez vil pour vouloir t'imiter?



FABLE VII.

LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

Un rossignol, jaloux de ne point s'isoler,
Et voulant acquérir des amis francs, sincères,
Alla vivre au milieu de ses légers confrères.
Qu'y trouva-t-il? L'envie ardente à désoler.
Partons, dit-il avec tristesse :
Un ami peut-être m'attend
Chez les oiseaux d'une autre espèce;
Et notre chanteur confiant
Voit l'oiseau de Junon, se ranime, respire,
Et soudain près de lui s'abat joyeusement :
Paon superbe, dit-il, ah, combien je t'admire !
— Tu me charmes aussi, chantre mélodieux.
Si la douce amitié nous unissait tous deux,
Reprit le rossignol, la dangereuse envie
Ne viendrait point troubler le cours de notre vie;

Je suis cher à l'oreille, et tu séduis les yeux.
Le rossignol avait une voix si touchante !....
Le paon goûta l'avis ; tous deux avec transport
Se firent le serment d'une amitié constante.

Les rivaux de talens sont rarement d'accord.



FABLE VIII.

LE LOUP ET LE BERGER.

Un mal contagieux
Avait porté la mort dans une bergerie;
Le loup, d'un air piteux,
Déguisant les projets de sa noire furie,
Courut droit au berger : Quel destin rigoureux,
Dit-il; que je te plains, berger trop malheureux!
Quoi! des moutons si gras, l'honneur du pâturage!
Tout un troupeau! grands dieux! c'est un cruel dommage;
Tu me vois pénétré de ce revers affreux,
Et des larmes de sang vont couler de mes yeux.
Je suis charmé, répond l'humble porte-houlette,
De trouver dans ma peine un cœur compatissant.
Oui, très-compatissant, dit le chien en grondant,
Parce que ton malheur le réduit à la diète.

FABLE IX.

LE CHEVAL ET LE TAUREAU.

Un enfant téméraire était tout glorieux
D'être emporté sur un cheval fougueux :
L'imbécile coursier, quel affront, quelle honte !
Cria de loin un farouche taureau;
Permettre lâchement qu'un faible enfant le monte !
Ai-je jamais souffert pareil fardeau?
Et moi, dit le cheval, retenant sa colère,
Je ne vois pas de quel honneur nouveau
Je pourrais me couvrir en le jetant par terre.



FABLE X.

LE GRILLON ET LE ROSSIGNOL.

Ma voix, ne t'en déplaise, a des admirateurs,
Disait au rossignol le grillon ridicule.
— Peux-tu me les nommer, car je suis incrédule?
— Des laborieux moissonneurs
Ne sais-je pas charmer l'oreille!
Ils trouvent, j'en suis sûr, que je chante à merveille;
Et tu dois convenir que, dans le genre humain,
C'est la classe la plus utile.
Sans doute, dit le chantre au ramage divin;
Mais peux-tu te montrer vain
D'un suffrage aussi futile?
Et ces mortels naïfs dont le pénible état
Absorbe toutes les pensées,
Ont-ils le goût bien délicat,
Les oreilles bien exercées?

Attends, pour nous vanter ton savoir merveilleux,
Attends que le berger dont la flûte champêtre
Module doucement des accords amoureux,
S'interrompe, t'admire, et te prenne pour maître !



FABLE XI.

LE ROSSIGNOL ET L'AUTOUR.

Un rossignol chantait; l'autour sur lui fondant,
S'écria : quelle voix ! ta chair doit être exquise;
Je vais en juger à l'instant.

Trop d'éclat nous conduit souvent
A quelque fâcheuse surprise.

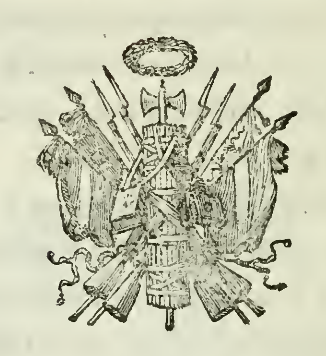


FABLE XII.

LE LOUP GUERRIER.

Ce loup, célèbre dans l'histoire,
Loup de glorieuse mémoire,
Loup fameux par tant de travaux,
Fut mon père, fut un héros,
Disait au fin renard un loup novice encore :
En voit-on de plus brave? oh! certes, je l'ignore :
Quel coup d'œil, quel sang froid, quelle intrépidité!
Dans toute la contrée il était redouté;
Rien ne portait obstacle à son ardeur guerrière,
Et deux cents ennemis que sa dent meurtrière
Envoya tour à tour dans l'empire des morts,
Peuvent nous attester ses belliqueux efforts.
Est-il donc étonnant que le sort ait fait naître
Une fois, enfin, son vainqueur,
Plus heureux, moins brave peut-être?

D'un panégyriste orateur
Voilà le langage, sans doute
Répondit le renard; mais, fidèle censeur,
L'historien veut qu'on ajoute,
Pour désabuser le lecteur :
Ces deux cents ennemis qu'immola sa vaillance,
Sont des ânes craintifs, des brebis sans défense;
Et le seul ennemi sous lequel il tomba,
Fut le premier taureau qu'enfin il attaqua.

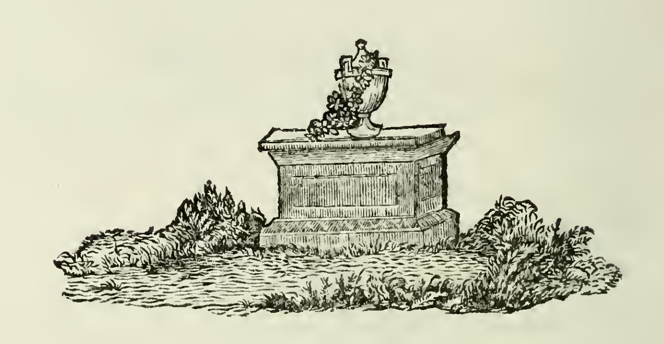


FABLE XIII.

LE PHÉNIX.

Les siècles s'écoulaient, et toute la nature
Gardait sur le phénix un silence profond;
A peine se souvenait-on
De son élégante tournure;
Il parut, enfin; grand fracas
Parmi la volatile espèce!
On l'entoure, chacun s'empresse;
On vante ses traits délicats,
Son air, sa forme enchanteresse,
Et la foule des spectateurs
S'épuise en éloges flatteurs.
Mais bientôt, quelques-uns, plus sensibles, plus sages,
Et que n'entraînaient point d'aussi bruyans suffrages,
Dirent, avec tristesse, en détournant les yeux :
Le malheureux phénix! du caprice des dieux

Il offre dans son être un objet déplorable;
Ne trouvant jamais son semblable,
Et de lui seul toujours formé,
Jouit-il du bonheur d'aimer et d'être aimé?



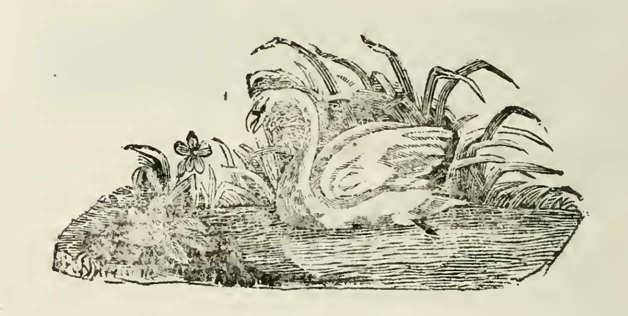
FABLE XI.

L'OIE.

Le plumage d'une oie effaçait la blancheur
De la neige éclatante;
Ce don de la nature enfla si fort son cœur,
Qu'elle se crut un cygne; et voilà l'imprudente
Qui, sans peine, quittant
Ses sœurs les plus chéries,
Et dès-lors oubliant
Ce qu'elle est, va nager majestueusement,
Malgré leurs railleries,
Seule aux bords d'un étang.
Là, tantôt allongeant
Son col qui la trahit, elle se croit plus sûre
De ressembler au cygne; et tantôt s'efforçant
De lui donner aussi cette noble courbure
Qui prête tant de grâce à l'oiseau d'Apollon,

Elle crie au succès, tandis que la nature
Ne voit dans ses efforts que ceux d'un triste oison.
Un ridicule amer, fruit de cette aventure,
Accompagna long-tems la sotte créature.

Un orgueil insensé règle tout ici-bas;
Vouloir toujours passer pour ce qu'ils ne sont pas,
Voilà le tort des hommes;
Lecteur, cygne ou dindon, restons ce que nous sommes.



FABLE XV.

LE PORC ET LE CHÊNE.

Un porc, au pied d'un chêne, en affamé glouton,
Se rassasiait, nous dit-on,
De glands, sa plus chère pâture,
Et dont un coup de vent avait par aventure
Jonché la terre avec profusion.
Dieu sait s'il s'en donnait! Vrai pourceau d'Épicure,
Non content d'avaler, il dévorait des yeux :
Ingrat, lui dit enfin le chêne,
Ma bonté te nourrit, et tu n'es point honteux
De profiter d'une pareille aubaine,
De te repaître ainsi de mets si doux pour toi,
Sans seulement jeter sur moi
Un regard de reconnaissance :
Le porc, alors, s'arrêtant à regret,
Grogna ces mots, avec impatience :

Mon cœur te les prodiguerait,
Tous ces remercîmens, dus à la bienfaisance;
Si je ne savais pas
Qu'au vent seul je dois ce repas.

Que de bienfaits souvent n'en ont que l'apparence!



FABLE XVI.

LES GUÊPES.

Un superbe coursier, d'encolure guerrière,
Atteint d'un plomb mortel, dans les champs de l'honneur,
Etait resté sur la poussière,
Et de vers un amas rongeur,
De la destruction dernier avant-coureur,
Formé par lui, déjà brûlait de s'en repaître;
Rien ne finit, tout périt pour renaître;
De nature toujours tel fut le bon plaisir;
Dans sa marche jamais voit-on qu'elle varie?
Elle a dit : c'est la mort qui seule doit ouvrir
Les portes de la vie :
Les flancs de l'animal dont la bouillante ardeur
Avait de son héros secondé la valeur,
Formèrent un essaim de guèpes venimeuses;
On les vit s'élancer; fières et glorieuses,

Elles arment leurs dards, et bourdonnent en chœur :
Qu'elle est belle, notre origine !
Qu'elle est noble, qu'elle est divine !
Nous allons commander le respect et l'effroi;
Un illustre coursier nous donna la naissance,
Tout doit céder à notre loi.

Petits faquins, pleins d'arrogance,
C'est vous qu'attaquent mes pinceaux;
Vos aïeux furent des héros
Dont nous garderons la mémoire,
Tandis que toute votre gloire
Est d'être nés sur leurs tombeaux.



FABLE XVII.

LES MOINEAUX.

Des milliers de moineaux, dans une vieille église,
Trouvaient à faire leurs nids;
Mais à neuf elle fut mise,
Et les trous furent remplis.
Qu'on se peigne la surprise
Des moineaux à leur retour!
De l'église ils font le tour;
Ils cherchent, peine inutile,
Pas le moindre domicile :
A quoi sert donc maintenant
Cet immense bâtiment?
Disent-ils. Plions bagage,
C'est le parti le plus sage;

Quittons, et nous ferons bien,
Cette masse de pierre; elle n'est bonne à rien.

L'égoïste, au cœur froid, tient le même langage;
L'avantage d'autrui se perd devant le sien.



FABLE XVIII.

L'AUTRUCHE.

Je vais voler, je vais voler !
S'écria l'autruche pesante :
Et des oiseaux soudain la troupe turbulente,
Autour d'elle de s'assembler,
Dans la plus vive attente.
Allons, je vais voler ! s'écria-t-elle encor.
Elle déploie une aile formidable,
S'élance, prend l'essor,
Mais sans quitter le sable
Un seul instant,
Et ressemble au vaisseau dont les voiles sont prêtes,
Et qui n'attend
Qu'un coup de vent
Pour aller, loin du port, affronter les tempêtes.

Vous reconnaissez-vous, petits ambitieux,
Auteurs guindés et lourds, écrivains de glacière?
Vos débuts sont remplis d'écarts audacieux;
Vous allez, selon vous, escalader les cieux.....
Et votre front toujours reste dans la poussière.



FABLE XIX.

LE MOINEAU ET L'AUTRUCHE.

Tu peux t'enorgueillir de ta grosseur hideuse,
Et de ta forme monstrueuse,
Disait à l'autruche un moineau :
Bien plus que toi, sans doute,
Je passerai toujours pour un oiseau.
Il est vrai que mon vol à la céleste voûte
Ne me porte jamais, et que, dans bien des cas,
Je ne vole que par boutade;
Mais, après tout, ma lourde camarade,
Je vole, et tu ne voles pas.

Je préfère l'auteur d'une chanson bachique,
A l'écrivain rampant d'un long poëme épique.

FABLE XX.

LES CHIENS.

Ah! combien dans cette contrée
Notre race est dégénérée!
Disait un barbet voyageur :
Il est une terre lointaine
Que l'Inde on nomme; j'en reviens;
C'est là que j'ai vu de vrais chiens,
Des chiens!.... vous le croirez à peine,
Des chiens, mes frères, qu'un lion,
Dont l'aspect seul vous épouvante,
N'a jamais pu, chose étonnante,
Forcer à montrer le talon.
— Vraiment? — Foi de chien, tout de bon;
Ils portent même la vaillance
Jusqu'à combattre à toute outrance
Ce roi terrible des forêts :

Valeur que je n'aurai jamais,
S'écria le basset modeste.
Mais un doute fâcheux nous reste;
Frère barbet, éclairez-nous;
Le font-ils tomber sous leurs coups,
Cet ennemi si redoutable?
Le terrassent-ils? Ah! vraiment,
Reprit l'autre, d'un ton capable:
Vous en demandez trop; comment
Vous l'assurer pertinemment?
Mais du moins est-il véritable
Qu'ils l'attaquent effrontément.
Vous auriez une peur du diable,
Vous tous! songez-y seulement,
Un lion! vouloir le combattre!
Bon, dit le basset souriant,
Si ces chiens que vous vantez tant
Ne parviennent point à l'abattre,
Sont-ils, en s'attaquant à lui,
Meilleurs que nous? non; plus sots? oui.

FABLE XXI.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Vous avez beaucoup voyagé,
Disait maître renard à maîtresse cigogne :
Je vous serais fort obligé,
Car ce ne doit pas être une mince besogne,
Si vous me racontiez ce qu'on ne manque pas
De remarquer dans ces voyages,
Les lois, les mœurs et les usages,
Tout ce qui frappe, enfin, dans les lointains climats.
Je suis né curieux, et je voudrais m'instruire.
La cigogne aussitôt se met à lui décrire,
A lui nommer les bois ainsi que les marais,
Les fontaines et les prairies
Où son bec fit rencontre, au gré de ses souhaits,
Des grenouilles les mieux nourries,

Et des vers les plus délicats :
Ah! que j'ai fait de longs repas,
Dit-elle, et quel goût délectable!

Vous venez de Paris, monsieur; qu'avez-vous vu?
Quel jeu y jouiez-vous? quel vin avez-vous bu?
Et dans quelle maison est la meilleure table?
Répondre à ces mots avec soin,
C'est prouver que l'on vient de loin,
Plus éclairé, plus raisonnable.



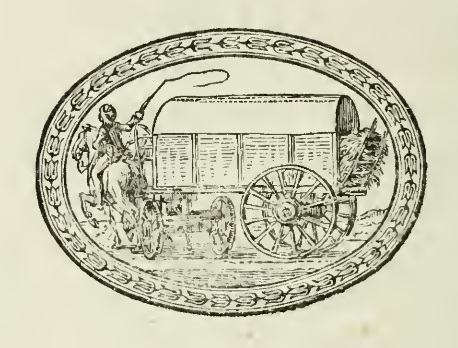
FABLE XXII.

LA CHOUETTE ET L'AVARE.

Un avare, grand chercheur
D'argent, enfoui sous terre,
Eut le désir téméraire
De se glisser, non sans peur,
Sous les voûtes ténébreuses
D'un gothique château fort,
Dont les ruines affreuses
Semblaient être de la mort
Le funeste domicile;
Ces lieux, d'accès difficile,
Aux brigands servaient d'asile,
Et pouvaient cacher de l'or.
Il y vit une chouette
Qui, sans égard pour les cris

D'une tremblante souris,
Fit bientôt de la pauvrette
Un frêle et léger squelette :
C'est trop méchant, sur ma foi,
Dit l'avare avec colère;
Oiseau philosophe, toi !
Non, certes, tu ne l'es guère;
Tu n'es qu'un oiseau gourmand ;
Je l'avoûrai franchement,
J'attendais plus de réserve
Du favori de Minerve.
Pourquoi donc! dit le hibou;
Parce que seul, dans mon trou,
Et ne cherchant à toute heure
Que la plus sombre demeure,
Je médite sagement,
Faut-il que de faim je meure?
Parbleu, ce serait plaisant;
Je sais fort bien que les hommes
Ne pensent pas autrement;
Car, dans le siècle où nous sommes,
Vous mettez en réglement

L'erreur toujours si fatale,
Et vous voulez qu'un savant,
Pour l'honneur de la morale,
Soit un tombeau tout vivant.



FABLE XXIII.

LA JEUNE HIRONDELLE.

Quel motif si pressant vous met toutes en l'air,
Demandait l'hirondelle aux fourmis travailleuses?
Je ne vous croyais pas aussi laborieuses;
Que rassemblez-vous là? — Des vivres pour l'hiver.
— Votre prudence à coup sûr est extrême,
Et de ce pas je vais faire de même.
Aussitôt fait que dit;
Elle amasse,
Elle entasse
Insecte sur insecte, et les porte en son nid.
Que fais-tu là? lui demanda sa mère;
A quoi peut servir tout cela?
— A nous nourrir, quand la neige viendra
De ses flocons nombreux couvrir partout la terre.
Allons, ma mère, imitez-moi;
J'ai pris chez les fourmis cette leçon utile;
Travaillons, amassons; oh! rien n'est plus facile.

Je m'en garderai bien, ma foi,
Répondit-elle
A la jeune hirondelle :
Laisse la prévoyance à tes pauvres fourmis;
Pour nous, nous n'en avons que faire;
La nature, toujours pour elles si sévère,
Nous traite comme ses amis.
Quand du brûlant été l'abondance est passée,
Nous quittons toutes ce canton,
Et chacune de nous, dans notre traversée,
D'un sommeil, doucement profond,
Et par degré, se sent pressée :
Que ce calme est divin,
Et qu'il doit faire envie !
Alors nous nous plongeons soudain
Dans des marais d'eau tiédie,
Où nous nous reposons, sans besoin, sans chagrin,
Jusqu'au jour où des champs la parure nouvelle
A l'existence nous rappelle.

Il faut se consulter avant
Que d'imiter servilement.

FABLE XXIV.

LE MÉROPS.

Vous avez de l'esprit, partout on le répète,
Dit un aiglon à la chouette
Qui dans le calme méditait;
Vous m'allez donc répondre, s'il vous plaît;
Vous n'êtes pas toujours muette :
Dites-moi s'il est vrai qu'il existe un oiseau
Qui, pour mieux s'élever au séjour du tonnerre,
Y vole à reculons en regardant la terre;
Convenez-en, le fait serait nouveau;
Mais est-il véritable? — Eh! non, pure chimère,
Répondit l'oiseau solitaire;
Sous le nom de mérops, il faut qu'assurément
L'homme ait voulu se désigner lui-même;
Oui, sans doute, c'est un emblème
Que l'on ne peut expliquer autrement;
Eh! quel autre que lui voudrait percer la nue,
Sans perdre la terre de vue?

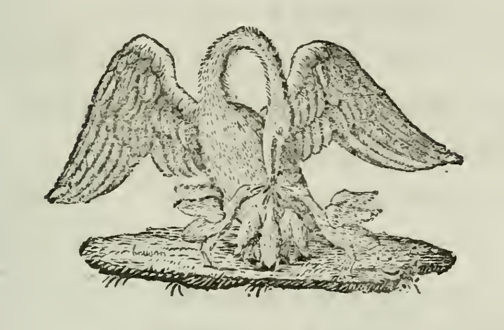
FABLE XXV.

LE PÉLICAN.

Un bon père doit tout à de tendres enfans;
Mais sacrifier sa vie
Pour des fils ingrats, méchans,
C'est faiblesse, c'est folie.

Le pieux pélican,
Voyant de ses petits la prochaine ruine,
A coups de bec déchira sa poitrine,
Et les abreuva de son sang.
J'admire ta tendresse,
Lui cria l'aigle, autant
Que je plains ton aveuglément;
Regarde, ma pitié t'en presse;
Parmi les objets si doux
Que ton cœur paternel adore,

Vois combien de vils coucous
Ton noble amour a fait éclore.
Le fait se trouva vrai; trop fidèle à son plan,
Le froid coucou, trompeur alerte,
Rencontrant la place déserte,
Avait porté ses œufs au nid du pélican.



FABLE XXVI.

LE LION ET LE TIGRE.

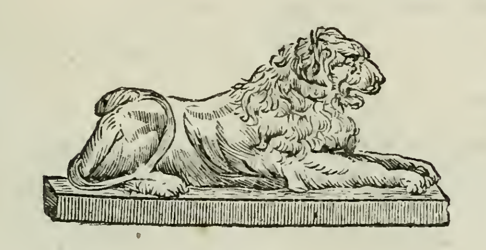
Le lion courageux, et le lièvre effaré,
Dorment les yeux ouverts, c'est un fait avéré.
Au retour d'une chasse, et lointaine et pénible,
C'est ainsi qu'un lion dormait
Auprès de son antre terrible;
Le tigre l'aperçut, et forma le projet
De s'amuser du redoutable sire;
Railleur souvent fort indiscret,
Ce tigre aimait beaucoup à rire :
Le voilà donc, dit-il, ce maître des déserts,
Ce lion si puissant ! chacun tremble à sa vue;
On prétend qu'à son cœur la crainte est inconnue;
Comme un lièvre, pourtant, il dort les yeux ouverts.
Comme un lièvre ! s'écrie





Aussitôt le lion,
Qui, s'éveillant en furibond,
S'élance, au tigre ôte la vie,
Et, tranquille vainqueur, se couche et se rendort.

Ne raillons jamais le plus fort.



FABLE XXVII.

LE CERF ET LE TAUREAU.

Le lourd taureau, le cerf agile,
Au même endroit paissaient tous deux :
Ami, si le lion fougueux
Nous surprenait dans cet asile,
Dit le taureau, je crois qu'alors
Nous pourrions, joignant nos efforts,
Braver la rage sanguinaire
De ce formidable adversaire ;
Nous sommes vaillans, c'est un fait,
Et la victoire, je l'espère,
De notre accord serait l'effet.
Que dis-tu ? quelle est ton envie ?
Répond le cerf déjà tremblant ;
Qui, moi, j'exposerais ma vie

Contre un ennemi si puissant?
Non, non, y penser, c'est folie;
Je parviendrais plus sûrement
A le braver en le fuyant.

Si tu n'es le plus fort, deviens le plus prudent.



FABLE XXVIII.

L'ANE ET LE LOUP.

Maitre baudet rencontrant
Un loup manquant de pitance,
Le pria d'épargner sa chétive existence :
Hélas ! dit-il en tremblant,
Tu vois un être souffrant ;
J'eus le pied déchiré par une grosse épine;
Et, depuis ce jour fatal,
A la douleur qui me mine
Rien au monde n'est égal.
Ah ! répondit le loup, j'en ai l'âme chagrine;
Je te plains, pauvre animal !
Tu ne pourras jamais résister à ce mal;
Je me vois, en conscience,
Forcé de mettre un terme à ta longue souffrance;

Cesse de verser des pleurs :
A ta cure, aujourd'hui, toi-même tu m'animes;
Allons, ne pense plus à tes vives douleurs.....
Et la mort du baudet mit le comble à ses crimes.

Les tyrans sont railleurs, en frappant leurs victimes.



FABLE XXIX.

LE CAVALIER AUX ÉCHECS.

Aux échecs, deux enfans s'apprêtant à jouer,
Virent qu'un cavalier manquait à leur partie;
Que faire en pareil cas? A quel saint se vouer?
Quel obstacle! dit l'un; et qu'il me contrarie!
Dit l'autre; mais voyons; ce pion superflu,
Marqué visiblement, peut remplir notre attente :
Ce qui fut dit, fut fait; le pion se présente;
Et pour l'absent par eux le voilà reconnu :
Holà! qui vient à nous, et quelle audace insigne!
Dirent les cavaliers, à ce nouveau venu;
Monsieur de pas à pas, de grâce, d'où viens-tu,
Pour marcher comme nous, et sur la même ligne?
Taisez-vous, mauvais plaisans,
Répondirent les enfans,

Et sentez votre injustice;
Celui que vous insultez,
S'il n'a pas vos qualités,
Comme vous, nous rend service.



FABLE XXX.

ÉSOPE ET L'ANE.

Si par vos soins encor je parais sur la scène,
Dit maître aliboron à l'auteur phrygien,
Faites-moi donc tenir, vous le pourrez sans peine,
Un langage autre que le mien;
Que je dise une fois quelque chose d'aimable,
De fin, d'ingénieux. Par Jupin, quelle fable
Je ferais en t'ornant de semblables dehors,
Lui répondit le joyeux moraliste :
Et ne dirait-on pas alors
Que je suis l'âne, et toi, le moraliste?

FIN DU LIVRE PREMIER.

FABLES DE LESSING,

MISES EN VERS.

LIVRE II.

FABLE PREMIÈRE.

LA STATUE DE BRONZE.

Chef-d'œuvre plein de goût d'un artiste fameux,
De bronze une haute statue
En une masse informe avait été fondue
Par un embrasement affreux.
Cette masse pouvait demeurer inutile;
Mais elle tomba par bonheur

Sous la main d'un sculpteur habile;
Son ciseau, rempli de vigueur,
En fit une statue en tous points régulière,
Où brillaient à la fois le goût et le talent,
Rivale, enfin, de la première
Par son ensemble surprenant.
L'Envie aux yeux plombés, au teint pâle et livide,
La voit, grince des dents, et sa bouche perfide
En poison distille ces mots :
Quoique cette statue offre peu de défauts,
Elle est bien loin d'être parfaite;
Et l'ouvrier ne l'eût point faite,
Si de l'autre, fort à propos,
Pour mettre son nom en lumière,
Il n'eût rencontré la matière.

Voici les mots que nous lisons
Sur le front ténébreux d'un zoïle hypocrite :
L'envie a toujours ses raisons
Pour rabaisser le vrai mérite.

FABLE II.

HERCULE.

LORSQUE parmi les dieux il monta prendre place,
Hercule commença par saluer Junon :
Y penses-tu? quoi! lui dit-on,
Tu vois ton ennemi en face;
Et, loin de te troubler par son terrible aspect,
Elle obtient avant nous ces marques de respect!
Il est vrai que toujours elle me fut contraire,
Répond Hercule; mais je dois
A sa redoutable colère
Les travaux, les brillans exploits
Qui m'ouvrent aujourd'hui le séjour du tonnerre :
Tous les dieux, à la fois,
Approuvèrent Hercule; et, maîtrisant sa haine,
Junon tendit la main au noble fils d'Alcmène.

FABLE III.

L'ENFANT ET LE SERPENT.

Certain adolescent
Aimait fort un serpent,
Tel que l'on n'en voit guère,
Apprivoisé, liant,
Et d'un doux caractère;
Mais il lui dit un jour : Toi que je traite en frère,
Crois-tu qu'à te flatter j'exposerais ma main,
Si l'on ne t'avait pas enlevé ton venin?
Chez vous autres serpens, la noire ingratitude
Et la perversité,
N'ont-elles pas été
L'objet toujours nouveau d'une constante étude?
Je me souviens fort bien d'avoir lu quelque part,
Qu'un pauvre campagnard
Trouva sur son passage

Un serpent immobile et glacé par le froid;
Ce que je vais te dire à peine se conçoit :
Cet homme, né sensible, eut l'étonnant courage
De prendre l'animal, qu'il savait dangereux,
Et de le réchauffer dans son sein généreux.
Ce serpent qui, peut-être
Est l'un de tes aïeux,
Reprit bientôt son être,
Et mordit sans pitié le sein du malheureux :
Le paysan mourut victime de ce traître.
Ah! vos historiens ne sont pas scrupuleux,
Répondit à l'enfant le serpent débonnaire;
Chez nous différemment se raconte l'affaire :
Cet homme, selon vous, si bon, si courageux,
Croyait le serpent mort, et bien mort, je vous jure;
Eût-il, sans ce motif, affronté l'aventure?
Sa peau l'avait séduit par son éclat brillant;
Il le prit en effet, et courait au plus vite
Le porter dans son gîte,
Afin de l'en pouvoir dépouiller librement;
Une telle conduite
Devait avoir la suite

Qu'elle eût réellement.
Tais-toi, reprit l'enfant;
L'ingrat trouve sans cesse
L'excuse à sa bassesse.
Fort bien, interrompit
Le père du petit;
J'ai su prêter l'oreille
A tout votre entretien;
Pourtant je te conseille
De ne négliger rien,
Mon fils, quand d'un ingrat on t'apprendra l'histoire,
Pour mettre dans son jour l'exacte vérité,
Avant que de souffrir qu'avec impunité
On flétrisse un mortel d'une tache aussi noire.
Pour les vrais bienfaiteurs on compte peu d'ingrats,
Et pour l'honneur de l'homme, ô mon fils, j'ose même
Dire qu'on n'en voit pas;
Mais pour ces bienfaiteurs, obligeans par système,
Vains, petits, orgueilleux,
Toujours intéressés à ce qu'on parle d'eux,
Osent-ils bien compter sur la reconnaissance?
Puisse l'ingratitude être leur récompense!

FABLE IV.

LE LOUP A L'AGONIE.

Le loup, prêt à quitter la vie,
Conçut la très-louable envie
De jeter un regard sur le déréglement
De son existence passée.
Je suis un grand pécheur, disait-il; cependant
Je crois que l'on pourrait en trouver un plus grand;
Qu'on ne me taxe nullement
D'une vaniteuse pensée;
J'ai fait du mal, assurément;
Mais j'ai fait quelque bien, j'en vais donner la preuve :
Un jour, je m'en souviens, un jeune et tendre agneau,
En bêlant, quitta son troupeau,
Et bondit près de moi : bien rude était l'épreuve;
Je pouvais l'étrangler, et je ne le fis pas;
Au même instant, à quelques pas,

Une brebis eut l'impudence
De me railler avec aigreur;
Je pouvais en tirer vengeance,
Car elle était sans défenseur;
Hé bien! je jure par l'honneur,
Qu'un ange, en cette circonstance,
Aurait eu moins de patience.
C'est vrai, dit un renard qu'il avait fait venir,
Et qui, par sa douce éloquence,
Le disposait à bien mourir :
Ces faits, qui sont tous à ta gloire,
Sont, je puis l'attester, présens à ma mémoire;
Ils eurent lieu, tu dois aussi t'en souvenir,
Dans le même moment qu'une obligeante grue
Cherchait dans ton gosier l'os dont la pointe aiguë
T'étranglait de manière à te faire périr.



FABLE V.

LE TAUREAU.

Un taureau vigoureux, entrant à l'écurie,
Heurta, d'un coup de corne, avec tant de furie,
Le haut de la porte un peu bas,
Qu'il le fit voler en éclats.
Berger, tu vois quel tort sa pétulance entraîne,
S'écrie un jeune veau, se soutenant à peine :
Avec moi, conviens-en, crains-tu pareil danger?
Va, tu feras mieux de te taire,
Répond aussitôt le berger :
Que ne peux-tu de même exciter ma colère?

Qu'on entend de gens, en effet,
Se vanter de n'avoir pas fait
Tout le mal qu'ils ne pouvaient faire.

FABLE VI.

LES PAONS ET LA CORNEILLE.

Quelques plumes de paons, on connaît leur beauté,
Éblouirent les yeux d'une jeune corneille;
Elle les ramassa; soudain la vanité
Lui fit conjecturer qu'elle ferait merveille
En chargeant ses atours d'un plumage emprunté.
    Cette singulière toilette,
    Comme on le croit, fut bientôt faite;
Et la belle courut, d'un air tout fanfaron,
    Se joindre aux oiseaux de Junon.
Mais ceux-ci, découvrant sans peine l'imposture,
Entourèrent d'abord la pauvre créature;
Et de grands coups de becs détruisirent l'effet
    De son élégante parure;
Dans ce déguisement ils voyaient un forfait

Dont la punition devait être cruelle :
Cessez, cessez, leur cria-t-elle ;
Hélas ! chacun de vous n'est-il pas satisfait ?
En voilà bien assez pour me rendre plus sage :
Qu'ai-je encor de votre plumage ?
Les paons allaient cesser leurs coups :
On sait que la corneille a les ailes luisantes ;
Cet aspect imprévu ranime leur courroux ;
Ses prières sont impuissantes :
Tais-toi, lui disent-ils, en becquetant toujours ;
Crois-tu nous désarmer par de honteux détours ?
Ce que nous voyons là, malheureuse pécore,
Et que tu veux défendre en vain,
A coup sûr est à nous encore.

Un éternel soupçon naît d'un premier larcin.



FABLE VII.

LE LION AVEC L'ANE.

Ésope nous apprend qu'un lion, grand chasseur,
Marchait vers la forêt, n'ayant pour toute escorte
Qu'un âne dont la voix effroyablement forte
Devait, pour le servir, répandre la terreur.
Du haut d'un arbre, une insolente pie
Les aperçut, et leur cria :
Que vois-je là?
Quelle folie!
Quel compagnon
Pour un lion?
Mettre un âne de la partie!
Cela se peut-il! — Pourquoi non?
Répondit le chasseur d'un air noble et tranquille;
Je puis fort bien, pour quelque tems,
Souffrir à mes côtés celui qui m'est utile.

Quel égoïsme chez les grands!

FABLE VIII.

L'ANE AVEC LE LION.

Le même âne, marchant près du même lion,
Fit rencontre en chemin d'un autre aliboron
Qui, d'un air caressant, lui dit : Bonjour, mon frère.
Impudent, range-toi, répondit celui-ci :
Ah! prends un ton plus radouci,
Continua l'autre; j'espère
Que tu ne te crois pas fort au-dessus de moi,
Parce qu'un lion débonnaire
Veut bien avoir besoin de toi;
Chasse une vanité que le bon sens condamne;
Camarade, je te le dis,
Tu ne seras jamais qu'un âne.

Quel sot orgueil chez les petits!

FABLE IX.

LA POULE AVEUGLE.

Une poule perdit la vue ;
Mais cette disgrace imprévue
Ne l'empêcha point de gratter
La terre, selon son usage ;
Peine, travail, avec courage
On lui voyait tout supporter,
Et cependant sa patience
Ne lui faisait rien récolter ;
Un autre, plein de nonchalance,
De ses soins savait profiter :
Cet autre était une poulette
A tempérament délicat,
Mais dont la vue était bien nette,
Et qui, sans bruit et sans éclat,
Suivait partout l'infortunée,

Et soulageait ainsi sa faim,
En dévorant insecte et grain
Qu'offrait la terre retournée.

Je trouve un grand rapprochement
Entre la poule parasite
Et le sot qui parfois profite
Des découvertes du savant.



FABLE X.

LES ANES.

Les ânes rassemblés, se plaignaient à Jupin
De la rigueur de leur destin :
L'homme, disait l'un d'eux, sera-t-il donc sans cesse
Le plus cruel tyran de notre pauvre espèce?
Pour le servir, c'est notre dos
Qu'il charge d'énormes fardeaux;
Et, malgré leurs poids, il nous presse,
En nous frappant à tour de bras,
D'aller avec une vitesse
Que le sort ne nous donna pas.
Empêche, ô Jupiter, cette affreuse injustice,
S'il est possible, cependant,
Qu'abjurant noirceur et malice,
L'homme, cet animal pensant,
Cesse à la fin d'être méchant.
Nous voulons le servir, c'est notre unique envie;

Car c'est pour seconder, en toute occasion,
Ses caprices, ses goûts, sa moindre fantaisie,
Que, sans doute, de toi, nous reçûmes la vie;
Mais nous ne voulons pas que son maudit bâton
Nous écorche l'échine, et toujours sans raison.
Mes fils, dit Jupiter, votre prière est sage;
Je voudrais m'opposer à ce cruel outrage;
Mais comment faire entendre à l'auteur de vos maux,
    A cet homme qui vous harcèle,
    Que votre lenteur naturelle,
    Dont il se plaint à tous propos,
    Ne vient point de votre paresse?
    Il faut bien à votre détresse
Apporter néanmoins quelque soulagement,
    C'est mon désir le plus ardent :
    Je vais changer votre nature;
L'insensibilité vous rendra plus heureux;
    Votre peau deviendra si dure,
Qu'elle pourra lasser le bras le plus nerveux.
O Jupiter, quel bien ta bonté nous procure!
S'écrièrent en chœur les ânes tout joyeux :
Battus, sans le sentir! quel arrêt généreux!

FABLE XI.

L'AGNEAU GARDÉ.

Hilax, chien-loup, fameux par sa rare vaillance,
Était d'un jeune agneau le sévère gardien;
Lycodès, qui lui-même était plus loup que chien
Par l'oreille et le poil, voit Hilax, et s'élance
Pour le terrasser, en criant :
Contre cet agneau, loup méchant,
Que projettes-tu? Loup toi-même,
Répond Hilax; fuis à l'instant :
Je défends cet agneau de ta fureur extrême.
Les deux chiens, se méconnaissant,
Se livrent aux efforts d'une rage soudaine,
Lycodès, pour sauver l'agneau qu'Hilax défend;
Et, pendant le combat, le faible porte-laine
Déchiré, périt sous leurs coups.

Belliqueux protecteurs, vous reconnaissez-vous?

FABLE XII.

JUPITER ET APOLLON.

Un jour, le dieu des arts et le dieu du tonnerre
Disputaient à qui des deux
De l'arc se servirait mieux :
Essayons, dit Phébus ; et sa flèche légère
Du but atteignit le milieu,
Mais si bien, que le maître dieu
Jugea qu'il n'avait rien à faire.
De ton talent, dit-il, tu me vois effrayé ;
Une autre fois, peut-être, aurai-je l'avantage ;
Attendons, j'essaîrai. Que Jupiter est sage !
Il n'a point encor essayé.

L'homme puissant n'a pas tous les dons en partage.

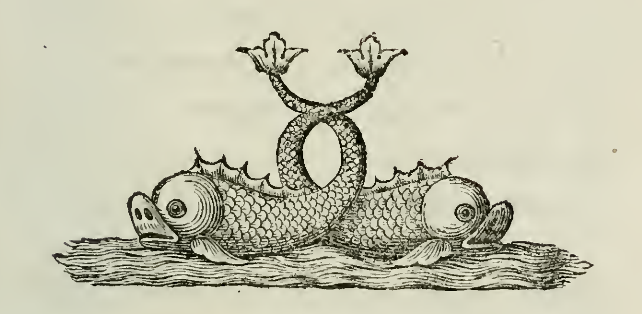
FABLE XIII.

LE SERPENT D'EAU.

Au lieu du soliveau dont l'humeur indolente
Au peuple des marais ne faisait point la loi,
Les grenouilles venaient de recevoir un roi
D'une espèce bien différente.
Jupiter leur avait fait don
D'une hydre cruelle et vorace
Qui, pour les mettre à la raison,
De toutes aussitôt fit une grande chasse :
Puisque tu veux régner sur nous,
Crièrent en fuyant les grenouilles tremblantes,
Pourquoi nous dévorer? pourquoi tant de courroux?
Ah! vous l'ignorez, insolentes!
Répondit le serpent fougueux;
N'avez-vous pas tantôt désiré ma présence?
Je mérite donc ta clémence,

Dit l'une d'elles, que des yeux
Le serpent dévorait d'avance;
J'ai montré le plus vif régret,
Lorsqu'au maître des dieux on fit cette prière :
Oui-dà ! poursuivit l'hydre, et voilà ce qui fait
Que je t'avale la première.

Manque-t-on de raisons pour commettre un forfait?



FABLE XIV.

LE RENARD ET LE MASQUE.

Maitre renard
Rencontra, par hasard,
Un masque du théâtre où s'illustra Térence;
La bouche de ce masque, ouverte avec excès,
L'étonna, comme bien l'on pense :
Quelle tête! dit-il, après
L'avoir examiné de près :
Vraiment, la découverte est belle!
Bouche ouverte, et point de cervelle!
Cest la tête d'un babillard.

Parleurs sans honte, et que rien n'épouvante,
Cruels bourreaux de l'oreille innocente,
Vous étiez connus du renard.

FABLE XV.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Pillé par les chats du voisin,
Un jardinier, dans sa colère,
Avait pour eux laissé par terre
Un gros morceau de chair, plein d'un subtil venin.
Le corbeau l'enleva, joyeux de cette aubaine;
Et volant au plus haut d'un chêne,
Il s'apprêtait à faire un repas excellent,
Quand le renard survint : Le fin matois se traîne
Au pied de l'arbre doucement;
Lui crie : O bonté souveraine !
Du puissant Jupiter majestueux oiseau,
Je te salue.
Quelle bévue !

Pour qui me prends-tu donc? demanda le corbeau:
Eh quoi! dit le renard, n'es-tu pas l'aigle agile
Qui, désertant pour moi les cieux,
M'apporte chaque jour de la table des dieux
Les mets les plus exquis, secours si précieux
Pour mon existence fragile?
Pourquoi chercher à m'abuser?
Réponds, pourquoi te déguiser,
Quand de tes serres triomphantes,
Pour moi seul toujours bienfaisantes,
Va tomber ce présent divin,
Sollicité par ma prière,
Présent, que l'immortel Jupin
M'adresse par ton ministère?
Le corbeau fort surpris,
Est pourtant flatté d'être pris
Pour l'oiseau du tonnerre;
Il consent à se taire,
N'écoute que la vanité,
Et généreusement stupide,
Livrant son butin au perfide,
Dans les plaines de l'air s'élève avec fierté:

Le renard, transporté de joie,
Le raille amèrement et dévore sa proie;
Mais le poison opère et lui donne la mort.

Détestables flatteurs, vous méritez son sort.



FABLE XVI.

L'AVARE.

Que je suis malheureux! s'écriait un avare:
Peut-on éprouver, mon voisin,
Un sort plus cruel, plus barbare!
Rien n'est égal à mon chagrin;
Un larron, un maudit coquin
M'a volé cette nuit..... ô mortelle disgrace!
Un trésor que j'avais caché dans mon jardin;
Je n'ai plus trouvé ce matin
Qu'une pierre grossière enfouie à sa place.
— Calme toi, mon cher, car enfin
Tu n'en aurais pas fait usage;
Raisonne de sang froid, voilà
Pour toi le parti le plus sage;
Dis seulement avec courage:
La pierre qui se trouve là

Est mon trésor, je l'ai, rien ne m'en privera;
Et tu n'en seras pas plus pauvre pour cela.
— Plus pauvre! fort bien, mais j'enrage;
Un autre en deviendra plus riche assurément;
Plus riche! ô mon ami, la désolante image!
J'en mourrai, je ne puis supporter ce tourment.

La sordide avarice et la cruelle envie
Marchent souvent de compagnie.



FABLE XVII.

LA BREBIS.

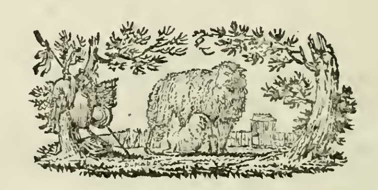
La brebis vint se plaindre au souverain des dieux,
Et le prier d'adoucir sa misère;
Des animaux malins ou dangereux
Sans cesse lui faisaient la guerre;
Elle obtint un accueil affable et généreux.
Je vois bien, bonne créature,
Dit l'immortel, que j'aurais dû songer,
En te formant, à joindre à ta structure
Quelques armes pour te venger;
Mais voyons ce que je puis faire
Pour y remédier: choisis, c'est ton affaire.
Je vais, si tu le veux,
Te donner des dents formidables;
A tes pieds, si tu l'aimes mieux,
J'attacherai des griffes redoutables:

Non, non, dit la brebis, je passerais alors
Pour un animal de rapine,
Quand la frugalité fait seule mes trésors :
De ta bonté divine
J'attends, mon père, un autre don.
— Veux-tu que ta salive offre un subtil poison?
— Les serpens venimeux n'inspirent que la haine.
— Eh! que ferai-je donc pour soulager ta peine?
Il faut qu'au moindre tort
Ta vengeance soit prête;
Je vais rendre ton col plus fort,
Et de cornes orner ta tête.
— Ah! que dis-tu? je n'y puis consentir;
Changée ainsi, je pourrais devenir,
Comme le bouc, une bête hargneuse;
Avec un tel défaut, serais-je plus heureuse?
— Mais je crois, cependant,
Pour empêcher qu'on ne conspire
Contre ta sûreté, qu'il faut absolument
Que tu puisses toi-même être en état de nuire.
Quoi! je nuirais moi-même? Oh! non, assurément,
Dit la brebis en soupirant;



Ne change point mon être, ô mon glorieux père!
Je ne me plaindrai plus, j'aime bien mieux souffrir;
    Je crains le pouvoir de mal faire,
    Il m'en donnerait le désir.

Et Jupiter bénit la brebis débonnaire.



FABLE XVIII.

LE RENARD ET LE TIGRE.

J'AI de l'adresse,
De la souplesse,
Disait au tigre un fin renard;
Mais que n'ai-je ta force ainsi que ta vitesse!
J'affronterais plus d'un hasard.
Comment! n'aurais-je rien qui te convînt encore?
Lui répondit le tigre. — Eh! vraiment, je l'ignore.
— Fixe donc sur moi ton regard:
La peau variée et brillante
Dont la nature nous couvrit,
Remplirait aussi ton attente;
Elle ressemble à ton esprit;
Avec cette riche parure,
Tu vaudrais mieux, je te le jure,

Et du dedans, par le dehors,
Sans peine on jugerait alors :
Ce serait une maladresse,
Dit le renard, je n'en veux nullement;
Il ne faut pas que je paraisse
Ce que je suis un seul instant :
Dissimuler est mon constant usage.
Eh, que ne puis-je aux yeux de tous
Faire passer mon poil pour un plumage!

Hypocrites adroits, cette fable est pour vous.



FABLE XIX.

L'HOMME ET LE CHIEN.

Un homme violent fut mordu par un chien:
Cet accident, comme on le pense bien,
Donna l'essor à toute sa colère.
La morsure était forte; inquiet et chagrin,
Au bout de quelques jours, il jugea nécessaire
De recourir au médecin.
Je ne vois qu'un seul spécifique
Contre un pareil danger, lui dit cet empirique;
Et nous le nommons sympathique :
Dans ta plaie à l'instant trempe un morceau de pain;
Qu'il soit présenté par ta main
Au chien qui causa ta souffrance,
Et qu'il le mange en ta présence.
Si ce puissant remède est ici sans vertu.....

Dispense-moi de te dire le reste :
  Qu'entends-je ! emportement funeste !
  Cria l'homme, je suis perdu !
J'ai fait tuer le chien qui m'a mordu.



FABLE XX.

LA GRAPPE.

Eh! oui, sans doute, elle est trop verte,
Disait le renard, qui sautait
Depuis long-tems en pure perte
Vers la grappe qu'il convoitait.
Trop verte! bon, quelle sottise!
Dit un moineau qui l'écoutait;
Voyons : il vole, il goûte, et, la trouvant exquise,
Il appelle pour en juger
De moineaux une forte bande,
Qu'il connaissait d'humeur friande :
Goûtez donc, leur dit-il, goûtez; je vous demande
S'il est possible de manger
Une grappe meilleure, une grappe plus mûre.
Le renard cependant assure

Qu'elle est verte ; avouez que c'est un maître sot.
Ils y goûtèrent tous, et la grappe bientôt
Se trouva de ses grains tellement dégarnie,
Qu'on ne vit plus renard venir sauter après.

Grands hommes, préférez le mépris de l'envie
Aux éloges bruyans des flatteurs indiscrets.



FABLE XXI.

LE RENARD.

Un renard poursuivi se sauva sur un mur;
Mais, désirant trouver un refuge plus sûr,
Et de l'autre côté mettre à l'abri sa vie,
Il se précipita sur un buisson voisin,
Et se laissa glisser dans un vaste jardin.
De son âme aussitôt la frayeur fut bannie;
Mais la douleur, les cris, remplacèrent l'effroi;
Du buisson qui venait de dissiper ses craintes,
Il avait ressenti les piquantes atteintes:
Quel secours misérable on arrache de toi,
Dit-il, en exhalant de douloureuses plaintes :
Arbuste serviable autant que dangereux,
Tu ne peux donc aider sans nuire?

D'un sot officieux
Voilà ce qu'on peut dire.

FABLE XXII.

LA BREBIS.

Jupiter célébrait l'auguste anniversaire
De son hymen avec Junon;
Tous les animaux de la terre
Avaient au maître du tonnerre
Apporté leur offrande avec dévotion :
La brebis seule était absente;
Junon le remarqua : Je la croyais aimante,
Pieuse, dit-elle, et pourtant
Elle ne paraît pas; le fait est surprenant;
Où donc peut-elle être? — Ah! déesse,
Dit le chien, ne l'accusez pas;
Vous ne pouvez la mettre au nombre des ingrats;
La brebis, ce matin, les yeux pleins de tristesse,
Formait, en soupirant, un regret bien amer.
— De quoi se plaignait-elle? achève, tu m'alarmes.
— Hélas! m'a-t-elle dit, tu vois couler mes larmes;

Que puis-je offrir à Jupiter?
  Je n'ai plus de laine,
  Je n'ai plus de lait;
  Conviens qu'en effet
  Bien grande est ma peine;
  Comment avec vous
  Paraître à la fête,
  Quand vous avez tous
  Votre offrande prête?
Et que moi seule.... Oh! non, je n'y dois pas songer!
Jupiter me plaindra, je connais sa justice;
  Et je vais prier le berger
De m'offrir aujourd'hui moi-même en sacrifice.
  Le chien disait la vérité;
Il n'avait point fini, qu'une douce fumée
Répandit dans l'Olympe une odeur parfumée;
  La brebis avait existé.

Les cœurs étaient émus; et les dieux et leur maître
  De pleurs auraient peut-être
  Honoré son trépas....
  Les immortels ne pleurent pas.

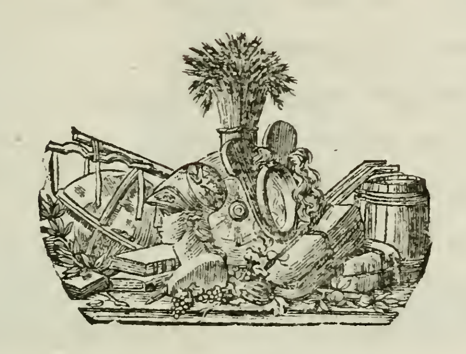
FABLE XXIII.

LES CHÈVRES.

Les chèvres n'avaient point de cornes autrefois;
Elles élevèrent la voix
Pour prier Jupiter d'en embellir leurs têtes :
A couronner vos vœux
Mes mains créatrices sont prêtes,
Leur dit le roi des cieux;
Mais prenez-y garde,
Chacune de vous
Très-fort se hasarde.
A ce nouvel attrait, qui vous semble si doux,
Le sort en attache un qui pourra vous déplaire;
Je vous en avertis; faut-il vous satisfaire?
Les chèvres d'insister avec entêtement :
Hé bien! dit l'immortel, soyez toutes cornues!
Et de cornes soudain leurs têtes sont pourvues;

Mais la barbe leur vint dans le même moment;
Point de barbe, jadis; et les voilà barbues.
Comme ce nouvel ornement
Leur fit faire laide grimace!

Désirons toujours prudemment;
Souvent auprès du bien le mal trouve sa place.



FABLE XXIV.

LE POMMIER SAUVAGE.

Dans un tronc de pommier sauvage,
Creusé par le tems inhumain,
Pour se livrer avec calme à l'ouvrage,
Un jour s'établit un essaim
De laborieuses abeilles,
Qui bientôt firent des merveilles,
Et tapissèrent leur logis
Des fruits de leurs travaux, des sucs les plus exquis.
Notre pommier, fier de cet avantage,
Témoigna le plus grand mépris
Pour les arbres du voisinage.
Un rosier lui cria : C'est te montrer peu sage;
Pour recéler du miel, en as-tu plus de prix?

Ta pomme en sera-t-elle et moins âpre et moins dure?
    Attends que la bonne nature
De ce miel précieux lui donne la douceur,
Et tu pourras alors nous parler en vainqueur.



FABLE XXV.

LE CERF ET LE RENARD.

Le cerf dit au renard : Malheur cent fois à nous,
Malheur à notre faible engeance !
Car, pour mieux assurer ses coups,
Le lion, m'a-t-on dit, vient de faire alliance
Avec le loup. Comment! dit l'autre, y pensez-vous?
L'un rugit, l'autre hurle, et nous pourrons sans peine,
Avertis par ce bruit, affronter leur courroux.
Notre perte serait certaine,
Si le redoutable lion
Du loup-cervier faisait son compagnon;
Le loup-cervier toujours s'avance avec mystère.
S'il vient à vous sans bruit, craignez votre adversaire.

FABLE XXVI.

LE BUISSON.

Parle, disait le saule à l'épineux buisson ;
Je ne conçois pas la raison
Qui contre les passans allume ta colère ;
Quel bien de leurs habits espères-tu tirer ?
Aucun, dit le buisson, et qu'en pourrais-je faire ?
Je ne veux que les déchirer.

A toi, critique atrabilaire.



FABLE XXVII.

MINERVE.

QUAND les géans audacieux
Voulurent assiéger les cieux,
Pour combattre Minerve, et remplir d'épouvante
Ses esprits fiers et généreux,
Ils lancèrent contre elle un dragon monstrueux.
Minerve le saisit; et, de sa main puissante,
L'attacha dans le firmament.
Nous l'y voyons encor; mais, par ce châtiment,
La déesse éternise,
Du dragon menaçant,
La coupable entreprise.

Prompt quelquefois à s'offenser,
L'homme célèbre immortalise
L'ennemi qu'il veut terrasser.

FIN DU LIVRE SECOND.

FABLES
DE LESSING,
MISES EN VERS.

LIVRE III.

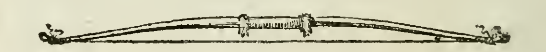
FABLE PREMIÈRE.

LE POSSESSEUR DE L'ARC.

Un homme avait un arc dont il était fort vain;
Le bois était d'ébène; et, de sa flèche agile,
Il frappait, sans faillir, au but le plus lointain;
Il aurait pu lutter, enfin,
Contre l'archer le plus habile.

L'examinant un jour plus attentivement :
Cet arc est beau, dit-il, très-beau; je crois pourtant
Qu'on pourrait ajouter à sa forme élégante;
  Le poli seul en fait tout l'ornement;
  Il est trop simple; et je vais à l'instant
Commander au sculpteur de remplir mon attente.
Le sculpteur qu'il choisit avait un grand talent :
Il travaille; et bientôt l'ébène aux yeux présente
Une meute de chiens, des groupes de chasseurs,
Des animaux forcés, un cerf versant des pleurs,
  Tous les détails d'une chasse bruyante.
Quel sujet à son arc pouvait mieux convenir!
Notre homme est enchanté; rayonnant de plaisir,
    Il saisit son arc.... ô surprise !
    Il tend la corde, et l'arc se brise.

O nature, pourquoi chercher à t'embellir!

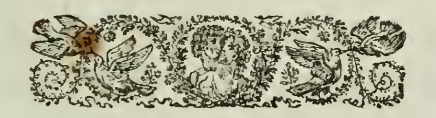


FABLE II.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Le rossignol un jour disait à l'alouette :
Ta conduite, entre nous, m'étonne, m'inquiète;
Tu peux m'instruire d'un seul mot :
Pourquoi toujours voler si haut?
Ne sembles-tu percer la nue,
Que pour n'être pas entendue?

Cette fable est pour les auteurs
Qui, prenant un vol téméraire,
Ne s'embarrassent guère
D'être entendus de leurs lecteurs.



FABLE III.

L'OMBRE DE SALOMON.

Bravant les feux du jour, un vieillard labourait,
Et sa main, prévenant le vœu de la nature,
Versait une semence pure
Dans la terre qui s'ent'rouvrait
Pour la lui rendre avec usure.
A l'ombre d'un tilleul, tout à coup, à ses yeux,
Se présente un fantôme, au port majestueux;
Le vieillard effrayé recule :
Ne crains rien, dit l'esprit; quel effroi ridicule!
Bon vieillard, vois en moi le sage Salomon;
Mais quand la force t'abandonne,
Parle, que fais-tu là? Si tu portes ce nom,
Répond le laboureur, ta demande m'étonne;
Ne m'as-tu pas, dès mes plus jeunes ans,





Conseillé de choisir la fourmi pour modèle?
Tu vois qu'à ses leçons je me montre fidèle ;
Ce que j'ai fait en mon printems,
Ne dois-je pas encor.... Touche tes cheveux blancs,
Répliqua l'ombre couronnée ;
Puisque sur la fourmi, dont l'exemple t'est cher,
Tu veux régler ta destinée,
Entends-la répéter à ta raison bornée :
Le travail au printems, le repos en hiver.

Vieillards, reposez-vous, la course est terminée.



FABLE IV.

LE DON DES FÉES.

Certaine fée, et sa sœur,
Dont la douce bienfaisance
Réglait sans cesse l'humeur,
Assistaient à la naissance
D'un prince bien désiré.
Cet enfant, objet sacré
De la tendresse royale,
Dit l'une, n'aura jamais
A craindre pour ses succès
Quelque influence fatale;
Je veux que dans ses projets
Il ait la perçante vue
De l'aigle qui fend la nue;
On sait que rien n'échappe à son œil pénétrant,

Et que le moindre insecte, enseveli sous l'herbe,
Se soustrait vainement au regard du superbe.
C'est sans doute un beau présent,
Dit la sœur : j'en félicite
Le royal et faible enfant;
Il sera donc clairvoyant;
Mais l'aigle, dont le mérite
Est de découvrir le gîte
Des plus légers vermisseaux,
Est aussi trop magnanime,
Pour qu'un tel ennemi devienne sa victime.
Voilà le sentiment qui convient aux héros :
Il en sera doué, notre pupille auguste,
Et possédera tout, s'il est clément et juste.



FABLE V.

LA BREBIS ET L'HIRONDELLE.

Le dos d'une brebis attira l'hirondelle,
Qui, s'abattant sur elle,
Et mettant à profit
Une si bonne aubaine,
En arrachait des brins de laine
Pour en garnir son nid.
La brebis s'agitait avec impatience.
Qu'as-tu? dit l'hirondelle : à peine je commence;
Le peu dont j'ai besoin doit-il te coûter tant?
Pour moi seule aujourd'hui serais-tu donc avare,
Lorsqu'on voit un maître barbare
T'en dépouiller entièrement?
Oui, mais, dit la brebis, sa main qui me caresse,
S'y prend du moins avec adresse.

FABLE VI.

LE CORBEAU.

Le redoutable oiseau qui porte le tonnerre
Couve avec soin ses œufs; et, tendrement sévère,
A ce devoir touchant consacre trente jours :
Le sinistre corbeau remarqua ce bon père,
Et jugea sur-le-champ qu'il était nécessaire
De féconder ainsi les fruits de ses amours.
Par ce moyen, dit-il, mes petits, je l'espère,
Forts comme les aiglons, munis des mêmes yeux,
Pourront leur disputer le royaume des cieux;
Trente jours, ce n'est pas une si grande affaire !....
Les corbeaux, en effet, depuis ce même tems,
Certains de réussir par leurs efforts constans,
De l'aigle ont imité la conduite exemplaire,
Mais n'ont jamais produit que de chétifs corbeaux.

Nature, on veut en vain corriger tes défauts.

FABLE VII.

DISPUTE DES ANIMAUX SUR LA PRÉSÉANCE.

Un jour les animaux entre eux
Disputaient sur la préséance;
Les débats étaient orageux
Et de la plus haute importance.
Mes amis, leur dit le cheval,
Il faudra que dans cette affaire
Quelqu'un nous guide, nous éclaire;
L'homme n'est pas un animal
Intéressé dans la querelle;
Il a du sens, de la cervelle,
Et sera juge impartial.
Mais êtes-vous bien sûr de son intelligence?
Dit la taupe en haussant la voix;
Vous sentez qu'il en faut dans cette circonstance

Plus qu'en aucune autre, je crois :
Comment conjecturer qu'aisément il s'acquitte
De ce grand œuvre? car, enfin,
Ne voit-on pas notre mérite
Échapper tous les jours au regard le plus fin?
Très-bien, dit le mulot. J'admire sa finesse,
Dit le hérisson. Taisez-vous,
Reprit le cheval en courroux ;
Déprécier celui qui doit nous juger tous,
C'est prouver qu'on sent sa faiblesse.
L'homme fut appelé. Doucement, doucement,
S'écrie en le voyant
Sa majesté lionne ;
Un mot : sur quelle base, il faut qu'elle soit bonne,
Assiéras-tu ton jugement?
— Sur quelle base? Apparemment
Sur l'utilité que je tire
De chacun de vous. — En ce cas,
Dit le lion piqué, que l'homme se retire ;
Il ne peut nous juger, et je ne prétends pas
Que sa bouche profane
M'assigne une place après l'âne.

L'homme partit. Eh bien, dit la taupe en raillant,
Cheval, avions-nous tort? tu le vois maintenant:
Oseras-tu nous contredire,
Quand de notre côté se range le lion?
Il pense comme moi, comme le hérisson,
Il ne veut point de l'homme. Avec plus de raison
Que vous, dit le monarque, étouffant un sourire
Plein de mépris et de fierté :
Mais, après tout, notre querelle
Est inutile, en vérité;
Du moins elle me semble telle.
Que je passe à vos yeux pour le plus important,
Ou le moindre de tous, fort peu je m'en soucie;
Je sais ce que je vaux, et mon cœur est content;
Je n'ai pas d'autre envie.
Et cela dit,
D'un pas tranquille et fier, maître lion partit.



FABLE VIII.

L'OURS ET L'ÉLÉPHANT.

Que l'homme est déraisonnable!
Disait l'ours à l'éléphant;
Il est assez exigeant
(Le fait paraît incroyable)
Pour vouloir absolument
Que je saute en cadence au son de sa musique;
Moi qui suis en tous tems, moi qui suis en tous lieux
Si grave, si sérieux!
Un pareil badinage et m'excède et me pique;
Il ne me convient point; et l'homme, sur ma foi,
Le sait bien; sans cela, se rirait-il de moi,
Quand il me fait danser? Cette gaîté m'accable.
Autant que toi, mon cher, je me crois respectable,
Répondit l'éléphant; faut-il t'apprendre ici
Que l'homme, quelquefois, me fait danser aussi?

Tu le sais; il est vrai qu'alors, au lieu de rire,
Le spectateur surpris, m'applaudit et m'admire.
Va, si l'on rit, pauvre animal,
De tes sauts, de tes révérences,
Ce n'est point parce que tu danses,
Mais parce que tu danses mal.

L'homme de goût, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Plus que tout autre a toujours de la grâce.

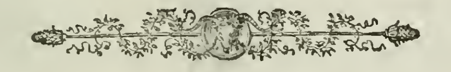


FABLE IX.

L'AUTRUCHE.

Le Renne, dont la course est si fort en crédit,
Aperçut une autruche, et dit :
Sans contredit
Sa marche est lente,
Mais sans doute elle vole mieux.
L'aigle, un jour, s'échappant des cieux,
La vit de même, et dit : O la masse pesante !
Comme elle vole lourdement!
Sans doute qu'à marcher elle est plus diligente !

Devinons-nous juste souvent?



FABLE X.

LES BIENFAITS.

Homme, disait l'abeille, est-il pour ton espèce,
Parmi les animaux, de bienfaiteurs plus grands
Que nous? Réponds.-Sans doute.-Eh! qui? tu me surprends.
— La brebis; sa toison est utile en tous tems;
Ton miel n'est qu'agréable; et puis, c'est sans rudesse
Que la pauvre brebis m'accorde un pareil don;
Tandis que pour ton miel, si peu que j'en demande,
Il faut que je me défende
De ton perfide aiguillon.

Appuis des malheureux, retenez la leçon.



FABLE XI.

LE CHÊNE.

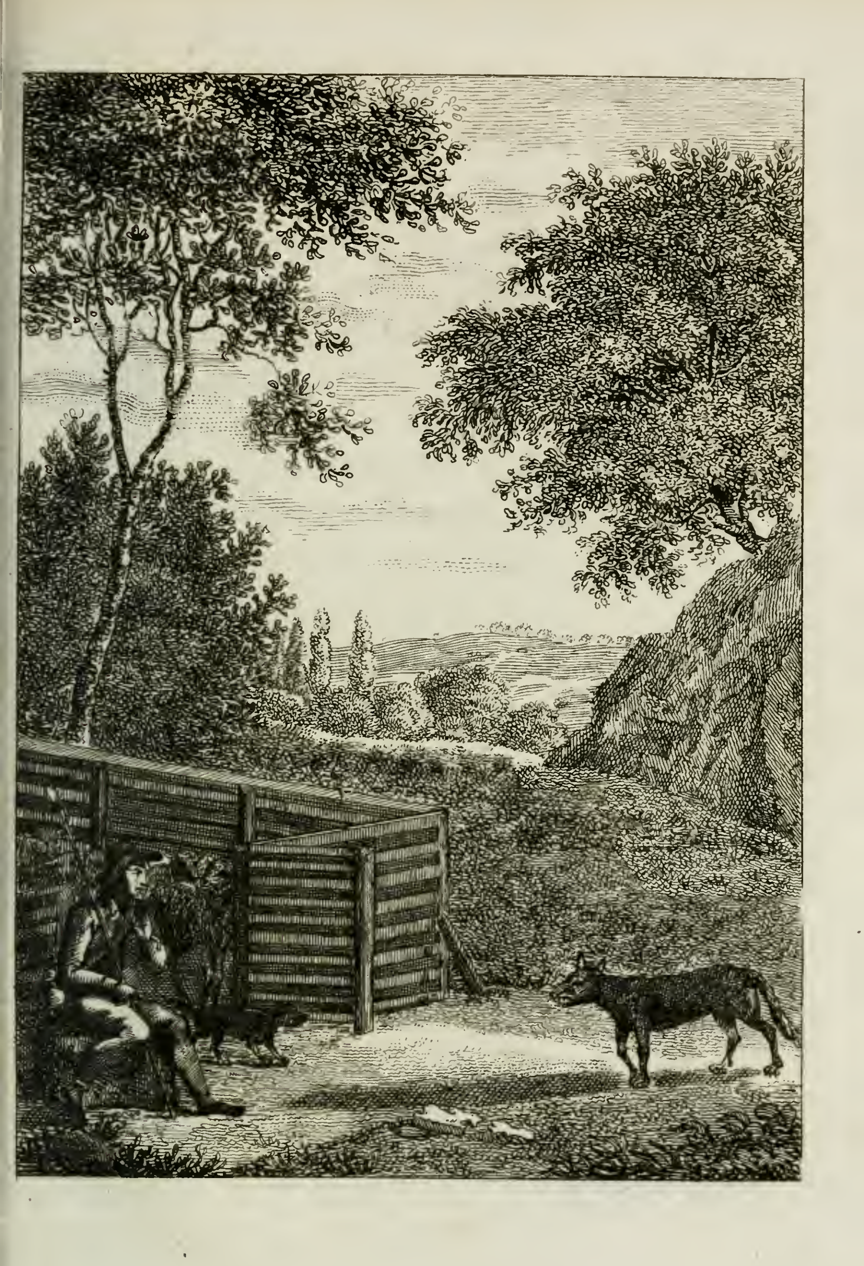
L'AQUILON mugissait, et toute sa furie
S'était réunie
Contre un chêne altier.
L'arbre majestueux était inébranlable;
Éole implacable
L'assiége, l'accable;
Il frémit, il s'agite, il tombe tout entier.
Dans sa chute immense,
Que d'arbustes naissans périssent à la fois !
Mais l'orage a fait place au plus morne silence;
L'aquilon satisfait a déserté les bois;
Un renard curieux, sorti de sa tanière,
S'avance avec réserve; il voit l'arbre : Comment,
Dit-il, qui l'eût pensé ! que ce chêne est grand !

Le sage n'est connu qu'à son heure dernière.

FABLE XII.

HISTOIRE DU VIEUX LOUP.

Ne voulant plus affronter de dangers,
Un loup cruel forma, dans sa vieillesse,
Le projet de bien vivre avec tous les bergers.
Son parti pris, le voilà qui s'empresse;
Et, s'adressant d'un air presque benin
A celui dont le parc était le plus voisin
De sa caverne redoutable :
O berger, lui dit-il, tu me crois inhumain,
Altéré de sang, assassin;
Tu m'appelles bourreau, voleur impitoyable :
Tu te trompes pourtant, et le fait est certain.
Il est vrai que lorsque la faim
Me harcèle avec violence,
Je me jette sur tes troupeaux;





Mais la faim, mon ami! quel tourment, quand j'y pense!
C'est le plus horrible des maux.
Si tu veux m'affranchir de cet affreux supplice,
Si tu veux me rassasier,
Ma bonté, ma douceur, pour prix du sacrifice,
Auront de quoi t'extasier,
Tu ne trouveras pas, berger, je t'en défie,
Un animal plus doux, quand on me rassasie.
Quand on te rassasie! eh! mais,
Dit le berger, quand peux-tu l'être?
Comme les avares, jamais.
Allons, pars, retire-toi, traître,
Et laisse-moi veiller en paix.
Chez un autre berger notre loup se présente :
Écoute, mon ami, lui dit-il, et traitons;
Tu sais que je pourrais, tant ma force est puissante,
Étrangler en un an beaucoup de tes moutons;
Plus de guerre entre nous, que le carnage cesse;
Donne-m'en six par an, c'est tout ce que je veux;
Et tu pourras alors, je t'en fais la promesse,
Au plus profond sommeil te livrer en ces lieux,
Et renvoyer tes chiens. Es-tu content? J'espère

Qu'on ne saurait trouver un loup plus débonnaire.
— Que dis-tu? six moutons? te moques-tu de moi?
— Mettons-en cinq; tu vois que je veux te complaire;
Cinq moutons, est-ce trop? Je m'en rapporte à toi.
— Je n'en offre pas cinq au dieu Pan chaque année.
— Eh bien! quatre.... (même refus.)
Ah! que ton âme est obstinée!
Trois.... deux; réponds. — Pas un; je ne t'écoute plus.
Il serait beau, vraiment, de me voir tributaire
D'un adversaire
Contre qui mon activité
Peut si facilement me mettre en sûreté!
Vive le nombre trois! dit le loup en lui-même :
Il est d'autres bergers; allons chez un troisième.
Il m'est bien douloureux, lui dit-il, en feignant
Un grand air d'innocence,
De passer parmi vous pour un être méchant,
Pour un brigand
Sans conscience;
Écoute, et tu verras que c'est injustement
Qu'on répand ce bruit détestable.
Moi seul, tu le sais bien, rends ce bois redoutable;

D'une brebis, par an, prise dans ton troupeau,
Fais-moi le modeste cadeau;
Et tout le reste, alors, sans crainte, sans dommage,
Pourra paître en ces lieux.
Est-il traité plus sage!
Est-on plus généreux!
Réponds; comment!.... tu ris! et de quoi peux-tu rire?
— Oh! de rien; mais quel âge as-tu?
— Que t'importe mon âge! et pourquoi te le dire?
Va, mon cher, il est reconnu
Que je pourrais encore
Étrangler d'un seul coup tes plus tendres agneaux.
— Tais-toi, vieux scélérat! crois-tu donc que j'ignore
Ce qu'à présent tu vaux?
Tes dents attestent ta faiblesse;
Et ce désintéressement
Que tu viens étaler avec tant de noblesse,
Est causé par la peur d'un juste châtiment.
Le loup prit de l'humeur; il se contint pourtant;
Sa faim était extrême;
On doit tout immoler au besoin de manger;
Il courut sans délai chez un autre berger.

C'était le quatrième.
Celui-là, sans soutien,
Venait de voir périr son chien;
Le loup tira parti de cette circonstance.
Je suis brouillé, dit-il, avec ma parenté,
Mais brouillé pour l'éternité;
Berger, si tu le veux, j'embrasse ta défense.
Tu sais combien les loups sont à craindre pour toi;
Pour remplacer ton chien, pour te servir, prends-moi,
Et je te réponds que mes frères,
A ta tranquillité bien loin d'être contraires,
Fuiront à ton aspect, effrayés par le mien.
Allons, parle, berger; veux-tu de moi pour chien?
— De mes agneaux timides,
Qui, toi, le défenseur!
— Sans doute. — A tes desseins perfides
Tu pourrais renoncer! — J'en jure sur l'honneur!
— Chansons que tout cela! Recevoir un voleur
Pour mettre en sûreté sa fortune et sa vie
Contre d'autres voleurs! — Selon toi, c'est folie;
Tu vas moraliser; la morale m'ennuie;
Adieu, je pars. Oh! si j'étais moins vieux!

Dit-il en s'éloignant; mais, prenons patience;
Je sais qu'il est près de ces lieux
Un cinquième berger; j'aurai meilleure chance;
Chacun le dit sensible et généreux;
Courons!... Et cette espérance
Déjà le rend plus heureux.
Berger, me connais-tu? — Je connais tes confrères.
— Détrompe-toi, je ne suis point comme eux,
Rempli de goûts sanguinaires;
L'amitié des bergers comblerait tous mes vœux :
Je fais mon unique pâture
De moutons morts par aventure;
Sans frémir, je ne puis songer
Qu'on ait le désir d'égorger
Cette innocente créature;
Il ne tient qu'à toi de juger
De ma douceur, de ma droiture;
Permets-moi seulement de suivre ton troupeau;
Tu ne me donnerais.... — Maître fourbe, tout beau,
Dit le berger; trêve à tes propos fades;
Je juge, par cet entretien,
Que tu prendrais pour morts tous ceux qui sont malades;

Pour malades, tous ceux qui se portent fort bien.
    Le loup partit plein de tristesse.
    A présent, je dois tout tenter,
    S'écria-t-il, pour contenter
    L'appétit cruel qui me presse.
Un sixième berger se présente à ses yeux.
Que dis-tu de ma peau? — Je la trouve très-belle.
    — Hé bien ! mon ami, je suis vieux;
Si tu veux me nourrir jusqu'au jour douloureux
Où je déposerai ma dépouille mortelle,
    Je te la lègue. — J'aime mieux,
Répondit le berger, la prendre tout de suite.
Il leva sa houlette, et le loup prit la fuite.
Les barbares! dit-il, qu'ils craignent mon courroux!
Puisqu'à mourir de faim ils me condamnent tous,
Qu'à mon trépas du moins chacun me reconnaisse;
Mourons leur ennemi; plus de vaine faiblesse !....
Aussitôt il s'élance, égorge les moutons,
Pénètre avec fureur jusque dans les maisons,
Porte partout la mort.... On l'assomme sans peine;
Mais, avant d'expirer, il avait eu le tems
De remplir tous les cœurs de regrets déchirans.

Les bergers maudissaient cette rage inhumaine.
Mes bons amis, leur dit le plus sage d'entr'eux,
Nous pouvions éviter ce destin malheureux;
N'était-il pas encore un redoutable sire,
Ce loup qui ne vit plus? il vous l'a bien fait voir.

Tant qu'un ennemi peut nous nuire,
Il faut le ménager; craignons son désespoir!



FABLE XIII.

LA SOURIS.

Très-grande philosophe,
Il en est de plus d'une étoffe,
Une bonne souris
Remerciait dame nature
Qui, selon elle, avait bien pris
La route la plus sûre
Pour conserver
La souriquoise espèce,
Et préserver
Sa gentillesse
D'un absolu néant.
De son raisonnement,
Voici quelle était la justesse :
Une moitié de nous,

De la nature obtint des ailes;
Et, lorsque les griffes cruelles
 Des chats, tyrans jaloux,
 A notre race errante
Donneront (sans doute, il le faut)
Le barbare et dernier assaut,
 La nature prudente,
 Pour nous venger, prendra
 Cette moitié volante,
 Et nous rétablira.
Quelle gloire! qui le croira!...
Pauvre souris! quelle démence
 Tient tes sens aveuglés!
Qu'elle est vaine, ton espérance!
Il existe des chats ailés.

L'orgueil naquit de l'ignorance.



FABLE XIV.

L'HIRONDELLE.

L'HIRONDELLE autrefois
Avait du rossignol l'harmonieux ramage;
Mais, ne se plaisant plus dans le buisson sauvage,
Où pour admirateurs de sa brillante voix
Elle n'avait toujours que la simple bergère
Et le patient laboureur,
Elle quitta son réduit solitaire;
Un désir curieux avait saisi son cœur;
Elle vola s'établir à la ville,
Bien sûre qu'à son chant divin
Chacun applaudirait; mais cet espoir fut vain,
Elle avait fait un voyage inutile;
On ne l'écouta point : quel cruel repentir!
Elle perdit sa voix : que fera la pauvrette?
Pour se dédommager, elle apprit à bâtir.

Le mérite n'est grand qu'au sein de la retraite.

FABLE XV.

L'AIGLE.

A l'aigle on demandait un jour :
Pourquoi donc les objets si chers à ton amour,
Tes aiglons, n'ont-ils pas un berceau moins fragile?
Il peut tomber; pourquoi l'avoir placé si haut?
Pourquoi? vous l'expliquer n'est pas fort difficile,
Répond l'aigle aussitôt;
Eh! ne savez-vous pas que de bonne heure il faut
Leur apprendre à fixer l'astre qui les éclaire!
Comment le pourraient-ils, plus voisins de la terre?

C'est lorsqu'un jeune cœur est encore ingénu,
Qu'on doit lui commander l'amour de la vertu.

FABLE XVI.

LE JEUNE ET LE VIEUX CERF.

Un vieux cerf, que le tems, sans doute,
Avait oublié sur sa route,
Disait, d'un air chagrin,
En jetant un coup d'œil sur son printems lointain :
Mon petit-fils, écoute;
Je me souviens toujours
De cette époque où l'homme,
Qu'être pensant l'on nomme,
Ignorait le secours
De cette arme effrayante
Qui, sur nous, fait pleuvoir à la fois mille morts.
Que notre espèce alors
Devait être contente !

Dit le jeune cerf; quel repos !.... —
Non ; l'homme était le même ; et, dans sa main puissante,
Ses flèches quelquefois servaient mieux son attente.

Chaque siècle a ses maux.



FABLE XVII.

LE PAON ET LE COQ.

Examine ton coq ; vois-tu sa contenance?
Dit le paon à la poule : ô la fière prestance !
Quel orgueil brille dans ses yeux !
Et, cependant, tu dois en convenir toi-même,
L'homme ne dit jamais : c'est un coq orgueilleux,
Mais bien : l'orgueilleux paon.—En crois-tu valoir mieux?
Va, la différence est extrême,
Répondit la poulette à l'oiseau fastueux ;
L'homme, en voyant le coq, bien loin qu'il s'en étonne,
En se taisant ainsi, nous prouve qu'il pardonne
Un orgueil bien placé ;
Le coq n'est point un insensé ;
Il est fier de sa force et de sa vigilance :
Toi, qui te rend si vain? Des plumes, des couleurs.

Petits-maîtres, votre existence
Serait nulle sans vos tailleurs.

FABLE XVIII.

LE CERF.

Un cerf avait reçu des mains de la nature
Une gigantesque stature
Dont il était tout glorieux;
De plus, son cou, chose assez singulière,
Était paré d'une longue crinière.
Certes, dit-il un jour, je suis on ne peut mieux,
Et je pourrais bien, ce me semble,
Passer pour un élan, puisque je lui ressemble.
Que fait-il, notre cerf? Il penche tristement
La tête vers la terre, en feignant, non sans peine,
De tomber du haut-mal, ruse qu'il croit certaine.

Tel veut passer pour un savant,
En se plaignant
A tout propos de la migraine.

FABLE XIX.

L'AIGLE ET LE RENARD.

Oui, sois fier de ton vol; ô la bonne folie!
Dit le renard à l'aigle : instruis-moi, je te prie;
De fendre ainsi les airs as-tu si grand besoin?
Tu ne sembles voler si haut, la chose est sûre,
  Que pour pouvoir regarder de plus loin
Le cadavre fangeux qui sera ta pâture.

  Je connais tel penseur nouveau
Qui consacre sa plume à la philosophie,
  Et qui tiendra toute sa vie
L'intérêt ou l'orgueil caché sous son manteau.



FABLE XX.

LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

CHER rossignol, disait un jeune pastoureau,
Chante donc; quel sujet suspend ton doux ramage?
Le printems est venu, le ciel est sans nuage,
La nuit vient d'allumer son paisible flambeau;
Chante donc. Je ne puis contenter ton envie,
Lui dit le rossignol; en vain ta voix m'en prie;
N'entends-tu pas le bruit affreux
Que font les habitans de ce ruisseau bourbeux?
Ces grenouilles jamais n'ont été si bruyantes;
Comment chanter? puis-je y songer?
Ne les entends-tu pas, berger?

— Les entendrai-je, si tu chantes?

On n'entend le bruyant caquet
De la critique et de l'envie,
Que lorsque l'homme de génie
Se tait.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES IMPRIMÉS DU MÊME AUTEUR.

L'Amour et le Crime, ou quelques Journées anglaises, deux volumes.

Mes Momens de loisir à l'Ermitage d'Emile, un volume.

Lutineau, ou le Château de Narembourg, comédie en quatre actes et en prose.

Un peu de méchanceté, comédie en un acte et en vers.

Une Matinée des deux Corneille, comédie-vaudeville en un acte et en prose.

Sigebert, roi d'Austrasie, ou l'Amour gaulois, comédie-héroïque en trois actes et en prose, mêlée de chant.

Corali, opéra-bouffon en un acte et en prose.

L'Oncle et le Neveu, comédie en un acte et en prose, mêlée de chant.

Duval, ou une Erreur de Jeunesse, comédie en un acte et en prose, mêlée de chant.

Armand et Mathilde, mélodrame en trois actes.

Le Barbier de Village, ou le Revenant, opéra-comique en un acte et en vers.

Treize à table; vaudeville en un acte et en vers.

La Sifflomanie, folie-vaudeville en un acte.

Boira-t-il encore? comédie-proverbe en un acte.

Une Aventure de Plombières, comédie-vaudeville en un acte.

